

# Victime de la montée des inégalités, la jeunesse ne semble pas en vouloir aux aînés mais aux élites. Si rien n'est fait, c'est elles qui seront secouées Vers un conflit de générations ?

**Monique Dagnaud**

*Directrice de recherche émérite au CNRS, à l'Institut Marcel Mauss, Monique Dagnaud enseigne à l'EHESS. Elle a été membre du Conseil de surveillance du « Monde » de 2005 à 2010. Sociologue des médias, elle a également développé des recherches sur les jeunes adultes. Monique Dagnaud est l'auteure d'une quinzaine de livres, dont « Génération Y. Les jeunes et les réseaux sociaux : de la dérision à la subversion » (Presses de Sciences Po, 2013)*

**L**es jeunes comme slogan de campagne, l'idée était excellente. D'ailleurs, ce marketing a bien marché, beaucoup d'électeurs ont porté leur espoir vers François Hollande. Deux années plus tard, le problème de la jeunesse demeure entier. Quelques rustines ont été collées, des retouches dans l'école à la ficelle des emplois aidés, mais rien de décisif qui puisse enrayer la lente dégradation de ce qui assure l'enchaînement des générations : le lien des systèmes scolaire et universitaire avec l'emploi. Or, cette inertie d'aujourd'hui sécrète, pour l'avenir, de profondes fractures entre les classes d'âge, et pourrait finalement faire émerger l'expression d'un conflit entre générations.

Un règlement de compte des nouvelles générations contre leurs géniteurs ? Difficile à croire. Nulle révolte à l'horizon. Les inégalités entre générations sont un fait objectif qui, subjectivement, n'est pas vécu comme tel. Pourtant, de nombreux travaux l'attestent (Louis Chauvel, Camille Peugny) : depuis les années 1970-1980, au fil des ans, la difficulté à entrer sur le marché du travail pour les jeunes de 20 ans s'est accentuée (en dépit d'une élévation globale du niveau de diplômes), l'écart de revenus entre les juniors et les seniors n'a cessé de se creuser, le patrimoine des catégories vieillissantes est de plus en plus en décalage par rapport au patrimoine moyen.

Estocade au tableau de l'harmonie entre les générations : pour les jeunes, les inégalités de départ par rapport aux baby-boomers ne se rattrapent pas au cours de l'existence ; les problèmes d'insertion ne se cantonnent pas aux sans diplômes, mais ils touchent jusqu'au milieu d'une cohorte (jusqu'à la médiane des revenus), s'associant alors au processus de dévaluation des diplômes.

L'écartèlement des conditions de vie

entre population jeune et population vieillissante se double, certes, de fortes disparités au sein d'une même classe d'âge.

## **De multiples enquêtes montrent que les jeunes Français sont, de tous les Européens, les plus réticents à accepter d'assurer le paiement des retraites de leurs géniteurs**

Aujourd'hui, la jeunesse est scindée entre, d'une part, ceux qui vont accomplir des études supérieures (42%) et qui, bon an mal an, trouveront un emploi stable, et, d'autre part, ceux (58%) qui n'ont que le bac ou une formation professionnelle courte (souvent non choisie) et parfois aucun diplôme et qui, pour beaucoup, seront confinés à la précarité professionnelle ou à l'inactivité. Mais cet éclatement n'anéantit pas le sentiment d'appartenance à une génération, la complicité née d'une expérience historique partagée – caractéristique des générations, comme l'indique le théoricien allemand Karl Mannheim (1893-1947).

Quels éléments, propres à la France, confortent cette appréciation ? D'abord, une donnée psychologique : la conscience d'être né et d'avoir été éduqué dans une société en pleine névrose, plongée dans un abîme de doutes sur elle-même. Une société liquide par la montée de l'individualisme et la perte des repères et une société rigide par son impuissance à se transformer. Parallèlement, la jeunesse s'est adaptée sans état d'âme à ce monde doucement paralysé, mais qui encourage l'autonomie

et l'initiative individuelle.

Mille voies existent. Partir à l'étranger quand on possède les bons diplômes et qu'on baigne dans la fluidité culturelle de la mondialisation. Diversifier et allonger son cursus universitaire pour les étudiants, tout en accumulant petits jobs et expériences qui enrichissent un CV. La stratégie de la temporisation touche tout le monde, mais elle est plus répandue chez les enfants de classes moyennes et supérieures qui bénéficient d'un soutien fami-

lial. Et, pour les jeunes peu diplômés dont l'avenir est grevé d'incertitudes, la solution, souvent, consiste à se replier sur le monde des proches – un phénomène à dimension planétaire analysé par la sociologue américaine Katherine S. Newman.

Certains, enfin, vont se fondre dans la zone grise des jeunes adultes qui, entre soutiens divers, jobs au noir et marginalité, disparaissent des statistiques des chercheurs d'emploi, parce qu'ils ont renoncé à en chercher un.

Comment « fonctionner » dans ce contexte d'hypercompétitivité et d'écrémage social précoce ? La débrouillardise est devenue une vertu cardinale, les réseaux sociaux offrant une clé supplémentaire pour l'autonomie. La consommation collaborative y fleurit, s'y échangent informations, objets, services, bons plans et conseils au service des modes de vie. Le culte du gratuit ou du low cost fait florès, en particulier pour l'accès aux biens culturels. Si les valeurs du chacun pour soi gagnent du terrain, les jeunes se révèlent, tout autant, fort généreux avec leurs proches. Ce talent à la réactivité ne doit pas faire oublier les quelque 10% à 20% d'entre eux qui se replient sur leur mal-être et leur sentiment de solitude.

La désertion des jeunes est aussi politi-

que. « On n'y croit plus », disent-ils souvent, se posant en avant-garde de la méfiance à l'égard des élites dirigeantes. Beaucoup d'entre eux détournent le regard des grandes manœuvres gouvernementales, et ne participent que par intermittence aux rituels électoraux – 60 % d'abstention au premier tour des récentes municipales pour les 18-24 ans. Alors qu'ils s'engagent volontiers dans le social et l'humanitaire, ils se tiennent à distance des partis – sauf pour les aspirants à une carrière électorale.

La mobilisation des « indignés », qui a secoué l'Espagne et les États-Unis en 2001, n'a presque pas touché la France. Cependant, l'engagement d'une partie des jeunes catholiques dans La Manif pour tous

en 2012-2013 mérite d'être noté, soulignant que les valeurs conservatrices sont plus présentes dans la jeunesse qu'on ne l'imagine. En raison de la régulation par les systèmes sociaux et familiaux, et de son désabusement politique, la jeunesse paraît silencieuse. Si le conflit de générations semble aujourd'hui éteint, il est pourtant latent. Par son entrée dans le monde du travail, la jeunesse est censée prendre le relais pour alimenter les comptes publics : mais cet enchaînement de la responsabilité économique des générations est fragilisé par le départ d'une fraction des hauts diplômés vers l'étranger, et surtout par le taux élevé de chômage et de non-activité des moins de 30 ans. Dans un contexte d'appauvrissement ou de stagnation économique, que se passera-t-il ?

Les jeunes ne manquent pas de lucidité. Ils sont outrés par la dette publique abandonnée sur leurs épaules, ils n'ignorent

pas que leurs parents et grands-parents ont vécu comme des cigales, sans trop se soucier, à l'échelle des choix collectifs, de leurs descendants. Depuis plusieurs années, de multiples enquêtes montrent que les jeunes Français, de tous les Européens, sont les plus réticents à accepter d'assurer le paiement des retraites de leurs

générateurs.

Leur avenir, surtout, est conditionné à de vraies réformes : celle du système scolaire et universitaire, celle du droit du travail et de la formation professionnelle. Sur ces sujets, rien en perspective. Les politiques repoussent sans cesse les changements structurels. Aujourd'hui, la comptabilité publique (déficits, écarts, moyenne et médiane, croissance, taux, courbes, notations, sondages, etc.) mobilise le gouvernement et fait office de politique générale. Personne ne parle, bizarrement, de cette démission face au problème de la formation et de l'emploi, comme si l'obsession des équilibres financiers – qui évidemment concerne aussi la jeunesse – avait absorbé toute vision politique.

Pourtant, l'idée du conflit de générations ne traverse pas l'esprit des jeunes, sans hésitation l'image de la solidarité parents/enfants l'emporte. En 2010, des lycéens sont même descendus dans la rue pour défendre la retraite de leurs « vieux parents », alors qu'ils en seront les débiteurs. Cette rébellion n'est pas plus présente dans les expressions des jeunes artistes. Les témoignages de la génération Y sur elle-même marquent certes une ambivalence : ils pointent souvent les souffrances nées de l'instabilité familiale, de l'exaspération que suscitent ces adultes à la frivolité

d'éternels adolescents qui tiennent à rester sur le devant de la scène ; ils évoquent à l'envi le désenchantement, le climat dépressif de la société dans laquelle ils ont atterri. Mais l'idéal éducatif de « l'enfant est une personne » est encensé par ceux qui en ont bénéficié, d'ailleurs, peu d'entre eux se plaignent d'un manque d'amour et d'attention. Aucun, enfin, ne fait part de désaccords intellectuels radicaux avec l'univers parental, et ce d'autant moins que les systèmes de valeurs se sont fortement rapprochés entre les catégories d'âge.

La pacification des liens familiaux pose sans doute un frein à la contestation générationnelle. On se mobilise plus facilement contre les élites ou le capitalisme que contre des ascendants si bienveillants. Parallèlement, en repoussant dans le temps les réformes, les gouvernants, élus et soutenus dans leurs choix par les générations vieillissantes, reportent sur les nouveaux entrants les dommages de leurs louvoisements politiques. Ces dérobades, si elles se poursuivent, risquent de déboucher sur de réelles protestations de la part des gens de 20 ans, et parfois de plus de 30 ans, en panne d'insertion – à 30 ans, un jeune sur dix vit encore chez ses parents, et cette proportion tend à augmenter.

Les parents, certes, ne lésinent pas sur les efforts pour soutenir au mieux et longtemps leur progéniture, mais ce dévouement touche à une limite : l'individu moderne se vit et se pense dans l'autonomie. C'est un des messages majeurs transmis par les baby-boomers : aujourd'hui ce magnifique principe peut revenir contre eux comme un boomerang. ■

## Le travail, lieu de l'indignation

DES TÉMOIGNAGES sur les relations parents-enfants, il faut distinguer ceux des auteurs ayant été élevés par des purs soixante-huitards, de ceux, plus jeunes, qui ont baigné dans le modèle éducatif des années 2000. Les premiers, tel Michel Houellebecq dans *Les Particules élémentaires* (Flammarion, 1998), dépeignent un contexte délirant, où l'enfant est transparent, eux-mêmes attelés à des tâches politiques urgentes. Ils restituent leur enfance avec une plume trempée dans le vitriol.

Les récits de la jeune génération sont nuancés et dénués de colère. Myriam Levain et Julia Tissier, dans *La Génération Y par elle-même* (François Bourin, 2012), brossent un tableau dans lequel la famille traditionnelle est abolie mais où les parents entourent affectueusement leurs enfants, les éduquent peu et les surprotègent.

Léa Frédeval dans *Les Affamés* (Bayard,

250 p., 18 €) expédie en une phrase l'image du couple contemporain : « *Les parents se séparent aussi vite que Kevin et moi en maternelle, ils se remarient encore plus vite que Yousef et moi en primaire, et font des gosses comme je fais du shopping.* » Mais elle rend compte de l'intensité des liens affectifs. L'instabilité familiale est associée à l'obligation pour l'enfant de grandir précocement et de devenir parfois parent de ses parents. C'est un constat plutôt qu'un regret ou un ressentiment.

### Un optimisme désespéré

Le lieu de tension et d'indignation, c'est le travail. « *J'étais un enfant de la génération précaire et très vite, je compris que viser un emploi dès la sortie de ma scolarité revenait à sauter d'un avion sans parachute* », écrit Romain Monnery dans *Libre, seul et assoupi* (Au diable vaudev, 2010), récit désopilant des multiples expériences où

le frais diplômé empile les tâches subalternes et les humiliations.

Les désordres familiaux sont relativisés à l'aune de la violence que crée la compétition entre les individus dans l'économie mondialisée. Les jeunes savent décrypter le monde d'aujourd'hui : la chanson *Suicide social* du rappeur Orelsan en offre l'exemple magistral. Cette lucidité pourrait conduire au défaitisme, mais tel n'est pas le cas. Quand ils parlent d'eux, ils manient l'ironie, prouvent leur réactivité face à des adultes pessimistes et évoquent la recherche de sens avec un optimisme désespéré.

C'est l'expression utilisée sur son site par le collectif artistique Fauve qui, avec ses chansons-témoignages, a rencontré une fulgurante adhésion de la jeunesse. Le collectif ajoute : « *Fauve n'a pas d'ambition, hormis celle d'aller mieux et de rester debout.* » ■